

Architectures de la connaissance

au Québec

Sous la direction de l'architecte Jacques Plante

Préface de Lise Bissonnette





Pendant plus de 12 ans, Marie Perrault a été un témoin privilégié de la réalisation d'œuvres d'art intégrées à des bibliothèques, notamment à titre de chargée de projet au Service d'intégration des arts à l'architecture du ministère de la Culture et des Communications (MCC). Dans ce contexte, elle a siégé aux comités formés dans le cadre de l'application de la Politique d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement et a présidé à la réalisation de plus de 350 œuvres, notamment pour des bibliothèques municipales ou scolaires, ainsi qu'à la Grande Bibliothèque et au Centre de conservation de Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Elle occupe aujourd'hui d'autres fonctions, dans le secteur de la muséologie, à la Direction de Montréal du MCC. En tant que critique indépendante, elle continue d'écrire sur les arts visuels et s'interroge sur l'influence croissante des technologies sur le quotidien. Elle détient une maîtrise en histoire de l'art de l'Université de Montréal. (PHOTO: MARC JOLICŒUR)

Art et architectures de la connaissance : typologie lacunaire d'un dialogue

Depuis le début des années 1980, l'application de la Politique d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement du gouvernement du Québec¹ a constitué la principale avenue permettant aux artistes de réaliser une œuvre dans des institutions publiques comme les bibliothèques, les centres d'archives ou les centres de documentation. Ces lieux présentent toutefois une foule de défis aux artistes. Leurs espaces souvent chargés accueillent plusieurs fonctions, dont la lecture, mais également des activités d'accueil, d'animation ou de travail intellectuel, en plus d'abriter une importante infrastructure fonctionnelle, comme des comptoirs de prêt et de renseignements, des bureaux et des espaces consacrés aux ordinateurs et aux rayonnages. Le calme relatif d'une salle de lecture offre malgré tout un contexte propice à la réalisation et à l'appréciation de l'art. D'une part, la bibliothèque rassemble des récits et des savoirs riches dont les créateurs aiment s'inspirer. D'autre part, beaucoup d'artistes s'approprient aujourd'hui documents et artefacts à la manière d'archivistes ou de conservateurs de musée.

Dans la publication *Vingt ans d'intégration des arts à l'architecture et à l'environnement, 1981-2001*², Lianne Nadeau remarque avec justesse que l'intégration d'une œuvre d'art à l'architecture dépasse aujourd'hui le simple ajout d'un élément décoratif, comme le présupposait le premier décret gouvernemental visant l'embellissement des édifices gouvernementaux et encadrant l'intégration de l'art à l'architecture jusqu'au début des années 1980³. Une diversité d'attitudes marque maintenant l'intégration de l'art à l'architecture, ou plus précisément la rencontre de l'œuvre d'art et des publics fréquentant les lieux

de l'architecture. Cette complexité s'exprime d'ailleurs avec évidence dans les œuvres intégrées aux « architectures de la connaissance », pour paraphraser le titre du présent livre. En m'appuyant en partie sur les projets architecturaux salvés dans cet ouvrage, j'ai retenu un ensemble d'œuvres, au hasard de ma mémoire et de mes préférences personnelles, afin de brosser un portrait de cette multiplicité. Ma sélection se décline en fonction du parcours d'un individu fréquentant la bibliothèque et pénétrant successivement dans ses espaces.

L'œuvre-signal

D'emblée, l'art public s'inscrit dans une stratégie de visibilité et dans cette foulée, certaines œuvres signalent la présence d'une bibliothèque à l'échelle du tissu urbain. Réalisé par Claude Lamarche, l'exemple le plus probant de ce type d'intégration consiste en une immense flèche jaune de 10 mètres de haut pointant en direction du sol, vers l'entrée principale du centre culturel de L'Octogone logeant la bibliothèque de LaSalle, à Montréal⁴. Dans un même esprit, l'œuvre de Joëlle Morosoli signale la présence de la bibliothèque intermunicipale de Pierrefonds de manière plus discrète. Visible sur la façade principale de l'édifice, l'œuvre *Courbes et vent* (1990) évoque la ramure d'un arbre ou les nervures d'une feuille, de manière à s'intégrer à l'aménagement paysager qui l'accueille. Elle est constituée d'une partie murale fixe et de quatre composants mobiles se déployant en éventail dans un mouvement séquentiel. Au milieu du cycle, les éléments mobiles recouvrent entièrement la forme visible au mur. Une minuterie garde le mécanisme en



↑ Joëlle Morosoli, *Courbes et vent*, 1990.

action aux heures d'activité de la bibliothèque, signalant aux passants les moments où le lieu est accessible. Les mouvements évoquent la fermeture et l'ouverture d'un livre. Vu de la rue, le geste intimiste de manipulation des pages invite les passants à fréquenter l'institution.